

Parcours Hobbit, thème « Histoire de la fantasy »

Naissance de la fantasy : l'Angleterre victorienne

Anne Besson

On peut faire remonter la naissance de la fantasy, genre spécifique qui choisira par son nom de se placer sous les auspices très vastes de la liberté de l'imaginaire, à la seconde moitié du XIX^e siècle anglais, durant le long règne de Victoria (1837-1901) ; j'étendrai ici cette période au règne édouardien qui lui succède, 1901-1910. On a tous en tête des images de cette époque où l'Angleterre est LA grande puissance économique mondiale, entre misère urbaine et mœurs rigides, empire colonial bigarré et ravages de l'opium. La proximité, dans un contexte culturel favorable, des œuvres d'une poignée d'auteurs privilégiant le surnaturel et les mondes enchantés, George MacDonald, Charles Kingsley, George Meredith, William Morris, éventuellement Lewis Carroll, plus tard, James Barrie, Lord Dunsany, David Lindsay, Eric Rücker Eddison, est ce qui conduit à repérer là la première *fantasy* moderne.

Le contexte culturel : des tendances convergentes

J'ai parlé de contexte culturel et je vais commencer par là, car un genre ne naît pas du jour au lendemain, surgit de nulle part, et d'ailleurs il n'est souvent pas identifié d'emblée, tant il apparaît à proximité immédiate d'autres tentatives simultanées qui se développeront, elles, dans d'autres directions, ou pas du tout. Pour le dire d'abord d'une manière très générale, la fantasy est née et s'est développée en accompagnant des bouleversements historiques, à la fois sociaux, économiques et existentiels – touchant les modes de vie comme les modes de pensées ; elle va accompagner une progressive perte de puissance des religions et des idéologies instituées qui étaient dominantes au départ, par exemple le colonialisme, tandis que s'imposait une pensée rationnelle, scientifique, sur le monde, une pensée du progrès bientôt battue en brèche elle aussi. Et justement, on associe a priori ces fins XIX-début XXe à un mouvement littéraire principal, qui est le réalisme – en effet, c'est en France l'époque de Balzac et Flaubert, puis de Zola et Maupassant les naturalistes, et en Angleterre de la même façon des auteurs comme Dickens, le mieux connu, immensément populaire, mais aussi Thackeray, l'auteur des satires *Barry Lyndon* ou *La Foire aux vanités*, puis Thomas Hardy ou encore plus tard D.H. Lawrence, représentent la même tendance et la même évolution vers la représentation de réalités sordides et crues dont la littérature a désormais pour rôle de rendre compte.

Mais parallèlement à ce mouvement culturel dominant l'Europe et accompagnant de manière assez logique les développements urbains, industriels et rationalistes, on constate l'existence, particulièrement en Angleterre, de divers courants qui tous peuvent être assimilés à des



formes de résistance contre, ou bien de négociation avec, la modernité : c'est de ce terreau que va surgir notre fantasy, au sein de tentatives diverses mais convergentes pour préserver, de manière distanciée, pas dupe, une forme d'enchantement, une part d'irrationalité magique dans le rapport au monde. Conan Doyle, le créateur de Sherlock Holmes l'hyper-logique, a aussi défendu l'existence des fées... Je vais vous parler successivement de la littérature fantastique anglaise dite « gothique », de l'intérêt pour le folklore et pour le Moyen Âge au XIX^e, dans le roman historique notamment, enfin du renouveau du roman d'aventure, ce qu'on appelle le « *new romance* ».

- Il faut donc d'abord mentionner la tradition très riche de la littérature fantastique en Angleterre, avec en particulier l'importance du mouvement gothique des fin XVIII^e-début XIX^e. Aux côtés du précurseur Horace Walpole avec son *Château d'Otrante* (1764), il faut citer *Le Moine* de Lewis (1796) ou *Northanger Abbey* (posthume, 1817) où Jane Austen moque déjà les terreurs gothiques : son héroïne a trop lu les grands romans à succès de l'époque, ceux d'Ann Radcliffe, comme le fameux *Les Mystères d'Udolpho* (1794), et elle projette les terreurs gothiques (châteaux hantés et pactes diaboliques) dans une époque contemporaine qui est pourtant censée être celle des Lumières et des progrès de la civilisation. De grandes œuvres fantastiques suivront tout au long du XIX^e siècle : elles vont de *Frankenstein*, publié en 1818 par Mary Shelley, par ailleurs épouse d'un grand poète romantique à l'imagination fantastique, Percy Shelley, au *Dracula* de Bram Stoker en 1897, quelques années après *Le Portrait de Dorian Gray* d'Oscar Wilde.

- on était ici dans le fantastique, mais d'autres œuvres affiliées au romantisme anglais s'éloignent de la représentation d'une altérité inquiète ou angoissante en choisissant de multiplier les emprunts au folklore de la Grande Bretagne. L'utilisation de ces traditions folkloriques ne se limite pas, comme on pourrait le penser, à la seule féerie des œuvres de la littérature enfantine, très productive de son côté et que vous présentera Isabelle Olivier la semaine prochaine ; elle s'enracine dans un autre grand phénomène littéraire du XVIII^e siècle, le « celtic revival » initié par la parution, entre 1760 et 1765, d'un ensemble de poèmes « gaéliques » attribué à un barde des âges obscurs nommé Ossian, mais qui sont en réalité l'œuvre du poète écossais qui se présentait comme leur traducteur, James McPherson. Enorme succès, très grande influence. A l'autre extrémité, à la fin du XIX^e siècle, un autre écossais, le folkloriste Andrew Lang, publie la série des *Fairy Books* (*Blue Fairy Books*, *Red Fairy Book*, *Green Fairy Book*), résultat de sa collecte de contes dans une perspective anthropologique – c'est dans ces recueils et même s'il n'adoptait pas du tout la même perspective à leur égard, que Tolkien, né en 1892, découvrira les ressources merveilleuses des contes, mythes et légendes.

- l'intérêt pour le Moyen Âge, période méconnue et méprisée redécouverte seulement à la fin du XVIII^e et au XIX^e siècle, relève également de cette recherche de racines nationales et d'un même désir d'évasion, vers un ailleurs qui est ici un autrefois. L'œuvre de Walter Scott en donne un premier exemple, au début du XIX^e siècle, très influent par la suite : il avait commencé sa carrière en publiant un *Tristan* médiéval, et en écrivant sa *Dame du Lac*, il la termine en père du roman historique, celui qu'en France illustreront Dumas ou Hugo. Walter



Scott impose de grandes figures de héros médiévaux comme *Ivanohé* (à l'époque de Richard Cœur de Lion et le prince Jean) ou *Quentin Durward* (qui combat en France sous le règne de Louis XI) ; il se fait construire aussi une impressionnante demeure à la façon d'un château du Moyen Âge, typique du médiévalisme de son époque.

Les grands poètes romantiques ne sont pas en reste dans l'exploitation de cette inspiration, comme Lord Byron ou encore John Keats (par exemple *La Belle Dame sans Merci*, 1819). Plus tard Lord Alfred Tennyson, poète officiel du règne de Victoria, publie au long cours sur un demi-siècle une série de poèmes intitulés *Les Idylles du roi*, basés sur la matière arthurienne relue dans une perspective d'époque, à la gloire des valeurs nationales. Le « Gothic revival » est alors un mouvement architectural et plus largement esthétique très actif, avec les théorisations de Ruskin en Angleterre et en France les travaux de Viollet-le Duc – on sait combien Proust a été sensible à cette fascination des cathédrales. Enfin, mais on y reviendra lors du cours sur l'illustration, le groupe d'artistes réunis autour de Dante Gabriel Rossetti dans la deuxième moitié du XIX^e anglais, autour de motifs privilégiés qui seront les mythes, les grands héros médiévaux, la vie onirique, se rassemblent sous le nom de « confrérie préraphaélite » : il s'agit bien de remonter en amont (pré) de la Renaissance représentée par son grand maître Raphael.

- dernière forme prise par ces mouvements anti-modernes ou anti-réalistes qui tous touchent de près à ce qui fera notre fantasy, cette fois par un ailleurs qui est celui des pays lointains et des cultures méconnues que les empires coloniaux « rapprochent » désormais des consciences occidentales : le renouveau du « romance », pour reprendre le terme anglais qui, opposé à « novel », désigne un roman d'aventures, un roman romanesque que d'aucuns font également remonter aux romans médiévaux. Robert Louis Stevenson, écrivain voyageur, auteur de *L'Île au trésor* mais aussi de *Dr Jekyll et M. Hyde*, est un superbe représentant en même temps qu'un théoricien de ce « new romance ». On peut penser à la série des *Tarzan* et des *Pellucidar* d'Edgar Rice Burroughs, ou encore et surtout à l'œuvre de H. Rider Haggard (*She*, *Alan Quatermain* et *les mines du roi Salomon*) : l'exotisme y touche constamment au surnaturel – les contrées lointaines sont aussi le lieu d'un retour en arrière vers des modes de pensée primitifs et des civilisations perdues – un sous-genre s'appelle justement le « lost race » ou « lost world », chaque fois que les héros découvrent un « monde perdu » peuplé de dinosaures ou de descendants des Mayas, des Atlantes. D'ailleurs Burroughs écrit également des aventures débridées qui se déroulent sur Mars (qu'il appelle Barsoom), tandis que Robert Howard, le créateur du roi Kull d'Atlantis ou de Conan le Cimmérien, écrit aussi des textes qui se rattachent aux aventures exotiques : les deux imaginaires sont très proches, les genres très poreux.

Les pionniers de la fantasy

Pour en venir enfin à la fantasy, je vais m'arrêter d'abord sur une grande figure dans laquelle se résument la plupart des éléments du contexte culturel très riche dont je viens de vous dresser l'inventaire : cette grande figure, c'est celle de William Morris, artiste de grand talent et d'une étonnante polyvalence. On le connaît surtout aujourd'hui pour ses travaux de peintre



préraphaélite, et surtout pour son design et artisanat d'art dans le cadre de l'*Arts and Crafts Movement*, mais il était aussi imprimeur, architecte, et auteur : auteur de poèmes, d'essais, de réflexion politique, et, sur la fin de sa vie, romancier, un des premiers à mettre en scène, à destination des adultes et dans une langue volontairement archaïsante, des mondes imaginaires dont le surnaturel est l'un des traits constitutifs. Ce qui unit toutes ses activités en effet, c'est la passion pour le Moyen Âge, curieusement combinée chez lui à une philosophie politique se rattachant au « socialisme utopique », mouvements d'extrême gauche qui essayaient de penser des modèles de société alternatifs : le monde idéal que Morris envisageait pour remplacer la domination capitaliste et la défiguration industrielle était un monde pastoral, libertaire et communautariste, aux couleurs d'un Moyen Âge rêvé qui est « progressiste » à sa manière. Ainsi Morris peut-il s'opposer à Tennyson, dont la réécriture arthurienne (*Les Idylles du roi*) était une condamnation, conforme à la morale victorienne, du péché de chair et de la femme à l'origine des fautes, Guenièvre – Morris lui répond par un poème, *The Defense of Guenevere* (1858), qui est pour l'essentiel un monologue laissant la parole à la reine pour sa défense. Son intérêt pour le Moyen Âge, qu'il réussit à faire coïncider avec ses idéaux politiques, est à la fois esthétique et technique – avec ses collaborateurs, Morris veut retrouver des gestes d'artisanat pour produire de beaux objets, si possible à la portée du plus grand nombre. Dans ses fameux travaux dans le domaine des arts visuels, dont vous voyez ici quelques exemples, il s'inspire des tapisseries et des manuscrits médiévaux, en particulier des motifs d'entrelacs végétaux ; l'architecture, le mobilier, la décoration, tout doit coïncider dans cet idéal, et Morris a même mis sur pied une imprimerie, Kelmscott Press, à partir de 1891, pour retrouver des techniques d'impression et des typographies authentiques. Dans les dernières années de sa vie, il se tourne de plus en plus vers la production littéraire ; à partir de 1891, avec *The Story of the Glittering Plain*, où Morris développe l'utilisation du surnaturel, il compose des romans qui mêlent folklore britannique, mythologie nordique (il était un grand connaisseur des « sagas ») et réminiscences médiévales bien sûr ; un temps oubliée dans l'aire anglophone et complètement méconnue en France, cette œuvre romanesque ne fait l'objet d'une traduction que depuis quelques années : comme si le succès de la fantasy permettait d'en redécouvrir les grands ancêtres.

Je ne voudrais pas laisser croire que Morris, avec sa personnalité fascinante, est le seul « père » de la fantasy avant Tolkien, car il faisait partie d'une nébuleuse d'auteurs, dans sa génération et les suivantes, qui tous ont contribué à la progressive élaboration du genre. George MacDonald en particulier le précède : pasteur et théologien, il a produit une œuvre majeure et pionnière, en partie à destination des enfants et c'est plutôt celle-là qui est la mieux connue aujourd'hui, mais également pour adultes, avec notamment la quête allégorique au Pays des Fées *Phantastes* dès 1858, ou *Lilith* en 1895 : Lewis Carroll, qui était un de ses proches, et indirectement C.S. Lewis marqué par sa lecture de *Phantastes*, lui doivent beaucoup. J'ai déjà cité, de l'autre côté du siècle, faisant transition jusqu'à l'après-guerre avec la génération de Tolkien et Lewis, Lord Dunsany avec *La fille du roi des elfes* (1924) ou encore E.R. Eddison et son monde de Zimiamvia.



Au final, l'essentiel des grandes tendances que suivra la *fantasy* par la suite est déjà acquis au début du XX^e siècle : la double influence, convergente, du conte et du mythe, les traditions culturelles anciennes d'où ces récits seront inspirés, l'écriture qui déploie un éventail stylistique allant des textes destinés au jeune public à la plus grande hauteur de ton et, toujours, les créatures, les héros et les mondes qui imposent leur forte cohérence thématique à toute définition du genre.

De manière frappante, les genres de l'imaginaire qui tendent aujourd'hui à retrouver leur propre racine se tournent massivement vers l'Angleterre victorienne, ou encore le Paris de la Belle Epoque – c'est tout le courant « steampunk », rétro-futuriste, qui rêve de dirigeables et de machines à vapeur, qui fait se rencontrer dans les ruelles sombres et sous les chapeaux haut-de-forme, Alan Quatermain, le capitaine Nemo, Dorian Gray, Jack l'Eventreur, et Van Helsing le chasseur de vampires... Dans *La Ligue des Gentlemen Extraordinaires* d'Alan Moore, on voit littéralement converger les différentes origines du genre que je vous ai présentées.

Anne Besson

